

Ortega y Gasset dans l'Allemagne de l'après guerre :

Médiateur ou Manipulateur ?

Sidonie KELLERER

« L'époque des plus grands événements restera malgré tout l'époque des moindres effets, si les hommes sont en caoutchouc et par trop élastiques »¹

« Culture de masse » et « culture de l'élite » sont des expressions courantes du domaine socio-culturel et tout autant de la politique. Ce couple antagonique a été au centre de l'œuvre d'un philosophe qui fut aussi un écrivain brillant et qui s'est trouvé mêlé malgré lui à la politique.

Il ne s'agit pas tant ici d'exposer une philosophie qui paraît aujourd'hui singulièrement archaïque dans son élitisme, mais la contribution qu'il fut amené à faire dans l'Allemagne de l'immédiate après guerre comme propagandiste d'une restauration de l'Allemagne. La question qui retiendra notre attention est la suivante : la philosophie d'Ortega a-t-elle déterminé les affirmations par lesquelles il a contribué à la renaissance spirituelle des Allemands ou bien ces affirmations ont-elles servi à couvrir une de ces manipulations qui utilisent les canons culturels à des fins de propagande politique ?

Le prophète à l'ombre de ses propres prédictions

Lorsque parut en 1930 l'ouvrage d'Ortega y Gasset *La révolte des masses* son auteur atteignit d'un jour à l'autre comme représentant de l'élite culturelle espagnole une renommée internationale². Son analyse critique de la culture répondait aux innombrables diagnostics alarmistes sur la crise qui couvait. L'analyse était moins profonde que bien d'autres – qu'il suffise de mentionner la *Krisis* de Husserl paru en 1936 – mais elle brillait par un style d'une rare élégance.

1 Friedrich NIETZSCHE, *Die Unschuld des Werdens* (Der Nachlass), Alfred Baeumler ed., 2nd Vol., Stuttgart, Alfred Kröner, 1956, p. 207. *Das Zeitalter der größten Ereignisse wird trotz alledem das Zeitalter der kleinsten Wirkungen sein, wenn die Menschen von Gummi und allzu elastisch sind*“.

2 Frauke JUNG-LINDEMANN, *Zur Rezeption des Werkes von José Ortega y Gasset in den deutschsprachigen Ländern. Unter besonderer Berücksichtigung des Verhältnisses von philosophischer und populärer Rezeption nach 1945*, Frankfurt a.M./Berlin/Bern, P. Lang, 2001, p. 68-69.

La thèse de l'auteur est simple et même peut-on dire – en forçant un peu le trait – primitive: l'homme de la masse qui est prisonnier de son absence de responsabilité a pris sans qu'on le lui ait demandé le pouvoir social et politique. Les élites qui elles portent la responsabilité du destin de l'humanité, assistent sans réagir à une révolution des modes de vie et au tragique déclin des valeurs culturelles héritées du passé. Ce phénomène irrésistible qu'Ortega qualifie d'« hyperdémocratie »³ est selon lui paradoxalement le produit malheureux de la culture élitiste occidentale et de son développement trop rapide dans le courant du dix-neuvième siècle. Cette conception de l'évolution intrinsèquement paradoxale de la civilisation moderne est un motif typique de la *Kulturkritik*.

Ortega décrit « la prise du pouvoir par les masses sur toute la société », un fait qui constitue « le résultat le plus marquant de la vie publique dans l'Europe actuelle »⁴. Cette situation n'est pas encore la ruine de la civilisation occidentale, mais elle est néanmoins une crise qu'il faut prendre au sérieux et qui pourrait se terminer par une catastrophe : « Si ce type d'être humain garde le pouvoir en Europe, alors dans 30 ans notre continent se sera enfoncé dans la barbarie »⁵. La crise n'est pas due à l'existence en tant que telle de « l'homme-masse » (*hombre-masa*) mais à un changement d'« attitude de la masse » avec pour résultat une prise du pouvoir social et politique au cours du siècle passé. Autrefois les masses n'élevaient pas de prétention à occuper des positions sociales importantes. Elles restaient, respectant en cela « une saine dynamique sociale »⁶, à la place qui convenait à leur valeur spirituelle. De cette manière la structure politique de la société correspondait à une hiérarchie naturelle des valeurs :

Il n'y a pas de doute sur le fait que l'humanité se compose de deux types d'êtres: les hommes qui exigent beaucoup d'eux-mêmes, qui affrontent les difficultés et s'imposent des charges et les hommes qui n'ont pas pour eux-mêmes de prétentions propres et voient le sens de leur existence dans le simple fait d'exister sans effort particulier pour s'améliorer, comme la bouée dans le courant⁷.

D'un côté « les hommes hors pair », « la minorité choisie », de l'autre « l'homme de la masse » au caractère douteux, le « barbare vertical »⁸. Les hommes nobles poursuivent une « vie faite d'efforts, toujours consacrée à se dépasser elle-même, à dépasser ce qu'elle est déjà vers ce qu'elle se fixe comme tâche et exigence »⁹. Ainsi la différence fondamentale entre les êtres humains réside dans l'attitude spirituelle de l'individu. L'appartenance à la masse ou à

3 José ORTEGA Y GASSET, *La rebelión de las masas*, Madrid, Espasa-Calpe, 19e éd., 1972, p. 42.

4 Ibid.

5 Ibid., p. 65.

6 Ibid., p. 41.

7 Ibid., p. 40.

8 Ibid.

9 Ibid., p. 74.

l'élite dépend entièrement de la volonté permanente à se dépasser spirituellement. La décision de ne pas être satisfait de soi-même est dictée par un « impératif intérieur » ou, selon l'expression de Milan Kundera dans *L'insoutenable légèreté de l'être*, par « Es muss sein ! ». Ortega se contente de parler de la « nécessité la plus intime »¹⁰ que ressent l'être hors pair dans sa recherche et sa quête d'une instance supérieure sans préciser la source de cette volonté porteuse de « noblesse ». Quoi qu'il en soit la caractérisation d'homme de la masse ne doit pas être, souligne Ortega, comprise au sens sociologique ; elle est « un fait purement psychologique » qui ne dépend pas du nombre de personnes auquel on a affaire : « Face à une seule personne nous pouvons déterminer si elle appartient à la masse ou non »¹¹. Si seule une petite minorité est apte à se surpasser, alors qu'en principe chacun est libre de choisir une vie faite d'efforts, c'est que l'effort et la difficulté répugnent naturellement à l'homme. Ainsi parce que l'« homme hors pair » accepte de se plier à des exigences qu'il s'impose lui-même, devient-il capable d'assumer un rôle politique et social dirigeant.

Les masses se sont mises en mouvement à la suite de la transformation radicale subie au dix-neuvième siècle par le destin humain. La combinaison d'une démocratie libérale et du progrès technique a fait naître un nouveau monde dans lequel la vie est devenue beaucoup plus simple. La « facilité » et la « sécurité »¹² généralisées, dans le domaine matériel en particulier, sont devenues la nouvelle règle. Jamais auparavant l'homme ordinaire n'avait pu résoudre avec une telle facilité ses problèmes économiques et sociaux. Selon Ortega ce nouvel univers tout imprégné de sécurité et de confort a façonné le psychisme par nature indiscipliné des masses. Ces améliorations en principe positives de l'existence ont provoqué un comportement incontrôlé des masses.

Le monde dans lequel se trouve l'homme nouveau dès sa naissance ne l'amène pas à se modérer, il n'introduit pas de normes ou de limites, au contraire il provoque ses désirs qui peuvent en principe croître sans limites¹³.

Pour Ortega, comme beaucoup d'autres de ses contemporains qui ne partageaient plus la conception optimiste d'un constant progrès de l'histoire, la civilisation est fondamentalement paradoxale. Ce sont justement le progrès présumé et la sécurité grandissante qui conduisent inévitablement à la crise, car la vie est essentiellement lutte et insécurité.

Cette brève esquisse de la philosophie d'Ortega permet de situer une pensée qui est aujourd'hui méconnue en dehors de l'Espagne et permet de donner une idée de la grande influence exercée par les idées alors extrêmement populaires de Nietzsche. Même à son époque très peu nombreux furent ceux

10 Ibid., p. 72.

11 Ibid., p. 40.

12 Ibid., p. 67.

13 Ibid., p. 69.

qui apprécieraient dans le détail le texte d'Ortega. C'est le caractère de pamphlet qui a frappé la majorité des contemporains¹⁴, la protestation élevée contre l'uniformisation, la perte de culture, la prophétie d'une catastrophe et l'appel adressé à l'élite dans lequel chacun pouvait se retrouver.

Quelques années plus tard le prophète a pu se sentir douloureusement confirmé par la chaîne des événements; le Général Franco avec l'aide de ses protecteurs nationaux-socialistes écrasant la République et avec elle la liberté et la culture, l'Europe mise à feu et à sang, l'Union Soviétique prisonnière de l'enfer stalinien. Alors que ses plus sinistres visions se trouvaient réalisées ou même dépassées, Ortega s'est trouvé contraint à l'exil d'abord loin de l'Espagne en Argentine et plus tard au Portugal près de son Espagne natale. L'émigration a privé ce représentant éminemment populaire de la philosophie et de la culture espagnole de toute résonance. Si le destin d'Ortega s'était limité à l'Espagne il n'aurait été qu'un bref succès suivi d'un long oubli. Mais, de fait, cette existence devait trouver dans la confusion politique de son époque une nouvelle dimension tout à fait inattendue.

Le philosophe sous une nouvelle constellation

Tandis que la guerre continuait à faire rage en Extrême-Orient, l'Allemagne nazie s'était effondrée. Les vainqueurs avaient imposé leur paix dans une Europe ravagée humainement et matériellement, la tradition culturelle ne figurait pas parmi les objectifs prioritaires des Alliés. Le projet esquissé par le plan « Morgenthau » prévoyait l'éclatement de l'Allemagne en petits états agraires, en « un champ de pommes de terre ».

Mais très vite, indépendamment des jugements moraux et des accusations, les clivages politiques contenus pendant la guerre refirent surface – la guerre froide commençait. Les Alliés occidentaux réagirent en levant le bannissement dans lequel se trouvait la partie de l'Allemagne qui était sous leur contrôle, afin de l'intégrer progressivement dans leur alliance. Le cadre politique et économique en fut fixé par le Plan Marshall, qui était une correction humaine apportée à de conditions inhumaines, mais qui n'était pourtant pas inspirée par des raisons humaines. Allan Dulles, le ministre américain des affaires étrangères, disait à ce propos :

Le plan Marshall [...] n'est pas une entreprise philanthropique [...] il se fonde sur ce que nous considérons être nécessaire pour la sécurité américaine [...] c'est à présent la seule

¹⁴ Ortega concevait d'ailleurs explicitement son texte comme un écrit de combat. Ibid., p. 96: « le présent essai n'est qu'une première tentative d'attaque contre cet homme triomphant [i.e. l'homme-masse, - S.K.] ».

voie pacifique permettant de faire face au défi communiste lancé à notre mode de vie et à la sécurité nationale¹⁵.

Mais comment un peuple, jugé incorrigible, peut-il dans un retournement soudain être ramené au sein de la « communauté des peuples » sans un rejet irréversible de toute idéologie socio-politique et sans une déflagration due aux contradictions toujours existantes ? Une thérapie de fond paraissait trop longue. Un traitement palliatif semblait plus adapté.

Les autorités militaires qui déterminaient les lignes directrices de la politique à mener, engagèrent le tournant par des mesures pratiques. La première consista à interrompre le processus de ce qu'il est convenu d'appeler la « dénazification ». Dans la seule zone d'occupation américaine et jusqu'en 1947 plus de treize millions d'Allemands majeurs avaient rempli les questionnaires sur leur passé nazi ; des millions d'autres questionnaires étaient en attente. Près d'un tiers de la population fut jugée compromise, environ dix pour cent furent finalement condamnés. Moins d'un pour cent des personnes qui devaient être « dénazifiées » subirent des punitions effectives ou eurent d'une manière ou d'une autre à subir les conséquences de leur passé nazi. A partir de 1948 il fut complètement mit fin aux procédures judiciaires.

Une seconde mesure fut au moins aussi importante. Il s'agissait de faire de la nouvelle République Fédérale un partenaire actif de l'alliance occidentale, et pour cela il fallait éveiller, par-delà les accusations, dans le peuple allemand une nouvelle confiance en soi. Puisque les autorités militaires exerçaient le contrôle sur la presse, elles la mirent au service de leurs nouvelles intentions. Une de leurs décisions consista à faire paraître en 1947 l'ouvrage d'Ortega *La Révolte des masses* en grand tirage sous forme de brochures imprimées sur papier journal et de le mettre au service d'une resocialisation des Allemands¹⁶.

Il y avait de bonnes raisons au choix de cet auteur et de son livre. Ortega était un philosophe proche depuis des décennies de la culture et de la bourgeoisie allemande. Issu de la haute bourgeoisie intellectuelle il s'était donné dès les débuts de son engagement public pour objectif de moderniser une Espagne perçue comme arriérée et la culture allemande devait jouer un rôle déterminant dans l'eupérisation de l'Espagne¹⁷. Entre 1905 et 1911 il s'était

15 Allen W. DULLES, *The Marshall Plan*, introd. et éd. par M. Wala, Providence/RI, Berg Publishers, 1993: « The Marshall Plan [...] is not a philanthropic enterprise [...] It is based on our views of the requirements of American security [...] This is the only peaceful avenue now open to us which may answer the communist challenge to our way of life and our national security ».

16 Francisco SANCHEZ-BLANCO, « Ortega y Gasset: Philosoph des Wiederaufbaus? Anmerkungen zu einer unbedachten Rezeption » dans *Nachkriegsliteratur in Westdeutschland*, II, Berlin, Argument (Sonderband), 1984, p. 103.

17 J. ORTEGA Y GASSET, *Obras Completas*, I, Madrid, Revista de Occidente, 2e éd., 1965, p. 521: « La régénération est ce que nous désirons ; l'eupérisation est la voie vers sa réalisation. L'on

plusieurs fois rendu en Allemagne pour y étudier et consacra par la suite une grande part de son travail d'intellectuel modernisateur à faire connaître les débats intellectuels de la République de Weimar en Espagne¹⁸. Il avait toujours pris position contre le national-socialisme sans pour autant prononcer de condamnation et il semblait donc être le meilleur catalyseur possible pour une réconciliation. Sa *Révolution des masses* était une diatribe qui se prêtait au combat contre la « massification » communiste qui menaçait à l'est. L'ennemi immédiat qui se trouvait en ligne de mire était l'Union Soviétique de Staline, mais le titre de la monographie d'Ortega qui s'affichait en caractères rouges menaçants sur fond jaune ne pouvait pas manquer d'évoquer des hordes guerrières d'Extrême-Orient.

Le livre n'était pourtant pas uniquement un pamphlet. Il avait prédit des cataclysmes venus des bas fonds, conséquence naturelle et globale de la révolte des masses, ce qui revenait à relativiser la culpabilité collective allemande. Hannah Arendt formula précisément cette idée dans la première interview qu'elle accorda à la télévision allemande :

Comme vous le savez on a à de nombreuses reprises essayé de chercher les racines du national-socialisme dans les profondeurs du passé allemand et même plus généralement dans le passé de l'esprit européen. A mon sens ces tentatives sont erronées et même néfastes, parce qu'elles cherchent à minimiser sa vulgarité sans fond. Que quelque chose puisse en quelque sorte naître des bas fonds, sans avoir aucune profondeur, et malgré tout acquérir un pouvoir sur presque tous les hommes, c'est bien ce qui rend ce phénomène si terrifiant¹⁹.

La lutte contre la menace de « massification » put ainsi redevenir une responsabilité commune. Les Allemands, qui avaient aussi été victimes de la barbarie nazie, pouvaient, s'ils se relevaient et retrouvaient leurs sources culturelles et leurs élites, regarder l'avenir avec confiance et s'associer à la lutte contre ceux qui, dans la guerre froide, incarnaient la « massification ».

L'intérêt suscité par l'appel que lançait Ortega contre la culture de masse donna lieu à la publication d'autres de ses écrits et enfin à des invitations officielles à se rendre dans la nouvelle République Fédérale. Ainsi celui qui

comprit vraiment dès le début que l'Espagne était le problème et l'Europe la solution ».

18 Pour plus de détails consulter Rockwell GRAY, *The imperative of modernity: an intellectual biography of José Ortega y Gasset*, Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press, 1989, p. 136 et suiv. Ortega traduit notamment des textes de Werner Sombart, Spengler, Karl Mannheim et Max Weber.

19 Hannah ARENDT, *Ich will verstehen*, München, Piper, 1997, p. 40.

« Man hat vielfach versucht, wie Sie ja wissen, den Nationalsozialismus in die Tiefen der deutschen oder sogar der allgemein europäischen geistigen Vergangenheit zu verfolgen. Ich halte diese Versuche für falsch und auch für verderblich, weil sie nämlich seine bodenlose Niveaulosigkeit, wegdisputieren. Dass etwas gleichsam aus der Gosse geboren werden kann, ohne allen Tiefgang, und doch Macht über nahezu alle Menschen gewinnt, das ist doch gerade das Furchtbare an dem Phänomen ».

continuait d'être exilé de sa patrie espagnole et dont les écrits étaient rigoureusement censurés, trouva en Allemagne un nouveau théâtre où se produire et de nouveaux admirateurs. Il occupa dans les années qui suivirent un rôle de plus en plus important en tant que précepteur de l'Allemagne et gardien de son héritage culturel, mais étrangement ce ne fut pas un travail en profondeur d'analyse ou de recherche de solutions qui se trouva au premier plan de son activité. Sa mission consista uniquement à réintégrer l'Allemagne qu'il n'avait cessée d'admirer et sa tradition dans une Europe nouvelle protégée des masses communistes. En mettant tout en œuvre pour persuader et rassurer, le philosophe et médiateur ne tarda pas à se transformer en une sorte de *Supremanny* pour cet enfant problématique, qui inquiétait la famille des nations occidentales, et ce de manière bien plus efficace que le modèle médiatique conçu cinquante ans plus tard.

Ce faisant le sinistre passé se trouva mis complètement entre parenthèses ainsi que la très problématique question de la culpabilité. Ortega parlait de l'« atmosphère de dépression vitale que les difficiles expériences de ces dernières années ont inévitablement créée en Allemagne »²⁰, se gardant d'employer des termes aussi explicites que « meurtre » ou « Troisième Reich ». Il prit ainsi ses distances à l'égard des accusations jusque là dominantes et alla même jusqu'à les refuser, en complète opposition avec, par exemple, les cours qu'avait tenus Jaspers à Heidelberg entre 1945-46 sur le thème de la culpabilité²¹.

Gottfried Benn, qui s'était davantage confronté aux profondeurs obscures de la vie, expliqua que « l'opposé de l'art est bien intentionné » (*Das Gegenteil von Kunst ist gut gemeint*). Ortega était sans doute conscient qu'une relation identique lie la vérité et la réalité politique. Dans son rôle de propagandiste et de médiateur bien intentionné il savait aussi que rééduquer par l'apaisement et la persuasion suppose une certaine dose de manipulation et même de déshonnêteté. Il n'était pas assez rigoureux avec lui-même pour s'y refuser, mais également trop honnête pour le passer sous silence. Aussi déclara-t-il en préambule à la première conférence très remarquée qu'il fit à Hambourg qu'il ne serait pas sincère, car les Allemands, en raison des souffrances subies durant les dernières années, réagissaient de manière épidermique au moindre contact²². Il était peut-être inhérent à la mission de ce manipulateur aux bonnes intentions qu'il soit lui-même manipulé et utilisé par des forces politiques cachées et cela a sans doute contribué à l'oubli dans lequel – à l'exception de son pays d'origine – il est depuis longtemps retombé. Mais pour le philosophe

20 ORTEGA Y GASSET, *Obras Completas*, IX, op. cit., p. 553.

21 Karl JASPERS, *Die Schuldfrage*, Heidelberg, L. Schneider, 1946.

22 ORTEGA Y GASSET, *Obras completas*, IX, op. cit., p. 556.

qu'il était la gloire retrouvée sur une scène aussi importante a dû être ressentie, après des années passées à l'écart, comme une renaissance et un triomphe.

Fin août 1949 Ortega y Gasset qui avait fait le voyage en Allemagne avec sa femme et son fils dans sa Dodge bleue, était reçu par une délégation conduite par le maire de Hambourg, logé dans une des rares maisons épargnées par la guerre et traité à tous égards comme invité d'honneur. C'est l'invitation officielle à participer aux festivités autour du deux centième anniversaire de la naissance de Goethe qui donna lieu à ce voyage. Ainsi Ortega retrouva après quarante ans le pays où il avait étudié et avec lequel il continuait d'entretenir une relation philosophique particulièrement intense malgré la distance. Le vingt-huit août la foule venue écouter sa conférence *Goethe sans Weimar* était telle qu'il la prononça de nouveau quelques jours plus tard dans une salle plus grande. Les journaux de toute l'Allemagne rendirent compte du succès de ces conférences et multiplièrent les commentaires favorables.

Ce fut le début d'une tournée à travers l'Allemagne couronnée de succès et en même temps le début de la « formidable popularité »²³ d'Ortega. Le célèbre maire de Berlin, Ernst Reuter, en personne vint le chercher dans sa jeep. Des milliers de places furent vendues pour la conférence *De Europa meditatio quaedam* qu'il fit à l'Université Libre de Berlin. On installa des écrans pour les Berlinoises déçus de n'avoir pas obtenu de places, la police dut néanmoins intervenir pour contenir les débordements provoqués par la frustration. Et plusieurs journaux ne manquèrent pas d'ironiser sur le sort que les « masses » avaient réservé au philosophe.

Puis il y eut des conférences plus sereines consacrées à Goethe à Stuttgart et la remise de la médaille « Goethe » à Francfort. Ortega élu un second domicile dans le très élégant *Bayerischer Hof* à Munich et participa en 1951 et 1953 aux *Darmstädter Gespräche*. Il fit des conférences sur l'Europe, la technique, sur l'université dans de nombreuses villes allemandes, mais aussi en Angleterre et en Suisse. Surtout la *Révolution des masses*, mais aussi *La tâche de notre temps*, *Écrits en faveur de l'amour* et d'autres essais furent régulièrement réédités jusqu'à la publication des œuvres complètes en quatre tomes. C'est à cette époque que se répandit l'expression « Deux Karl May et un Ortega, s'il vous plaît ». En 1950 la BBC et le *Times* engagèrent même une campagne en faveur de la remise du prix Nobel de littérature à Ortega y Gasset. Ni Jaspers, ni Heidegger ne pouvaient rivaliser avec Ortega en termes de succès.

Selon Jaspers Goethe n'avait plus de rôle à jouer dans cette Allemagne en proie à la plus profonde crise de son histoire. Ortega s'opposait rigoureusement à ce jugement. Il ne se contenta pas de célébrer le souvenir de

²³ J.-L. SERRANO, « Ortega desde Alemania », *Revista de Occidente*, n°31, Madrid, Octobre 1965, p. 102.

Goethe en communion avec l'élite culturelle, mais fit du poète l'archétype de tous les Allemands : le « plus allemand en Allemagne » n'était pas le national-socialisme inauthentique, mais le sérieux et la rigueur dans la réflexion, la « profondeur d'esprit de l'Allemand ». Et Goethe en était le symbole permanent. Ortega alla plus loin encore mettant le dépassement de la défaite allemande et, plus généralement, la défaite européenne sous le signe de Goethe. Le plus allemand parmi les génies de l'esprit humain ne devait pas être l'idéal des seuls Allemands, mais de toute l'Europe.

Lorsque pour conclure il déclara qu'en raison de sa jeunesse une responsabilité et un rôle particuliers revenaient à l'Allemagne parmi les nations européennes, il prononçait là un jugement provocateur et téméraire pour l'époque. Qualifier l'Allemagne vaincue d'avant-garde des nations européennes, de « peuple de l'humanité » ne pouvait que susciter la stupéfaction des auditeurs. Ortega termina sa conférence de Hambourg par un éloge inouï pour l'Allemagne d'alors :

Nous revenons finalement dans cette Allemagne tourmentée politiquement et économiquement, avec ses villes éventrées, ses fleuves dépouillés de leurs ponts.

Pourquoi ? Quelle peut bien en être la raison ? Afin d'y apprendre²⁴.

Nul homme politique n'aurait pu se permettre un tel propos. Seul Ortega le pouvait dans le rôle surprenant qui était le sien.

Médiateur ou manipulateur : évaluation rétrospective du rôle d'Ortega

Si l'œuvre d'Ortega fut immédiatement et sans réserve acceptée en Allemagne, elle fut tout aussi rapidement oubliée après sa mort en 1955. Les ouvrages d'Ortega connurent il est vrai un « succès éditorial [...] qui cherche encore son pareil », on « constate néanmoins que leur lecture est restée sans effet »²⁵. Certains livres d'Ortega se vendaient encore très bien, mais son influence diminuait rapidement. A quoi a tenu le caractère éphémère de sa réception ? Était-il inhérent à sa philosophie, à sa mission politique ? Que s'était-il passé ?

Le succès de la « La révolte des masses » avant la guerre n'était certes pas du même ordre que celui connu par le *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler en 1918, ils ont pourtant tous les deux en commun de participer de la vogue du mouvement de la *Kulturkritik*. Comme le note Georg Bollenbeck la *Kulturkritik* comprise comme « mode de réflexion propre à la modernité, qui naît avec celle-ci et qui se dresse contre ce que la modernité entend lui imposer »²⁶ est

24 Id., « De Europa meditatio quaedam » dans *Obras completas*, IX, op. cit., p. 301.

25 SÁNCHEZ-BLANCO, op. cit., p. 101.

26 Georg BOLLENBECK, *Eine Geschichte der Kulturkritik. Von Rousseau bis Günther Anders*, München, C. H. Beck, 2007, p. 10. « [...] Kulturkritik als [ein] Reflexionsmodus der Moderne, der mit ihr entsteht und gegen ihre Zumutungen Einspruch erhebt ».

entre autre l'expression d'une peur des élites sociales face à des transformations qu'elles ressentent comme remettant en cause leur hégémonie sociale et politique. Et de noter très justement :

Le terme de masse est [...] un concept générique diffus, qui, à la différence de termes comme groupe, couche ou classe n'explique pas grand chose d'un point de vue sociologique, mais l'histoire de son emploi révèle des peurs et des désirs de distanciation qui poussent à établir des diagnostics péremptoires, par exemple sur la perte de tradition et de normes, sur l'uniformité et la plénitude etc.²⁷.

En ce sens l'opposition « masse/élite » en tant que motif issu du répertoire de la *Kulturkritik* est moins une catégorie épistémologique qu'un indicateur socio-culturel. Il est remarquable que ce couple antagonique resurgisse dans l'Allemagne de l'après-guerre et participe de la reconstitution de l'identité ouest-allemande ; ceci dans un contexte différent où il ne s'agit plus tant d'exprimer la désespérance d'une situation sans issue que de mobiliser en désignant un ennemi et en légitimant par là même un engagement jugé nécessaire. Il revient dès lors au couple « masse/élite » qui était auparavant l'expression d'un diagnostic de décadence, une fonction fédératrice.

Dans l'Allemagne occupée par les Alliés où manquaient non seulement les choses les plus élémentaires de la vie mais aussi les livres, la réédition de ce livre dans la remarquable traduction d'Hélène Weyl, l'épouse du grand mathématicien et physicien Herman Weyl, signifiait pour beaucoup la reprise tant attendue de la tradition culturelle européenne. Mais rares étaient sans doute ceux qui comprenaient que ce livre – dont l'édition à grand tirage avait été autorisée par le gouvernement militaire – devait servir d'instrument de propagande dans la guerre froide naissante contre l'Union Soviétique, plus généralement contre le danger communiste à l'ouest. Et on peut d'ailleurs se demander si Ortega lui-même comprenait qu'il servait ainsi l'Etat qu'il avait toujours méprisé pour être le berceau de cette société où le pouvoir appartenait aux masses et non aux élites, les Etats-Unis d'Amérique.

Quoi qu'il en soit la stratégie mise en œuvre par l'occupant n'eut pas seulement l'effet politique recherché ; elle libéra aussi l'écrivain de l'ombre à laquelle les Alliés le condamnaient en acceptant et même en courtisant le Général Franco. Ortega, l'orateur exceptionnel et admirateur de la culture classique allemande, vivait une rédemption grâce à son nouveau public – plus attentif qu'aucun autre public ne l'avait été – et qui lui accordait un succès aussi grand qu'inattendu.

²⁷ Ibid., p. 234. « Masse ist [...] ein diffuser Sammelbegriff, der im Unterschied zu Gruppe, Schicht oder Klasse soziologisch wenig erklären kann, dessen Verwendungsgeschichte aber Ängste und Distanzierungswünsche erkennen lässt, die zu stereotypen Pauschal-diagnosen verleiten, etwa über den Verlust von Traditionen und Normen, über Uniformität und Überfüllung usw. ».

Ortega, que l'on acclamait comme philosophe, comprenait sans doute que le philosophe qu'il était avait dû accepter des compromis – comme il l'avait déjà fait en d'autres circonstances de sa vie – qui allaient à l'encontre de ses principes. Il savait qu'il jouait son dernier et plus grand rôle, mais qu'il était utilisé dans ce rôle comme un catalyseur pour promouvoir l'Allemagne condamnée et démoralisée au rang de partenaire, d'alliée dans la guerre froide naissante entre systèmes politiques antagonistes. A-t-il pressenti à quel point son héritage philosophique serait éphémère ? Il est difficile de le dire.

C'est affaire d'historien d'estimer le rôle politique d'Ortega y Gasset. C'est aussi aux historiens qu'il revient d'analyser l'impact de la restauration allemande dans le prix humain et culturel de la guerre froide. Il ne fait pourtant pas de doute qu'Ortega a œuvré à réintégrer – dans une situation critique, sinon désespérée – l'Allemagne de l'Ouest à l'Europe telle que la voulaient les Alliés. Il est plus difficile de décider s'il est ainsi resté fidèle à la philosophie au sens où la vérité brute qu'elle cherche à exprimer doit trouver sa réflexion dans la vie ; ou bien s'il a plié la vérité à ses ambitions de manière trop élastique. Mais quelle que soit la réponse, le dilemme d'Ortega et sa propre réponse gardent encore aujourd'hui leur intérêt puisque la philosophie et les philosophes n'évoluent pas en dehors du temps et de l'espace et se doivent donc d'exprimer leurs réponses aux problèmes de leurs contemporains.